

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

George Orwell
Une âme de cristal

Naim Kattan

Volume 10, Number 1 (55), January–February 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29590ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kattan, N. (1968). Review of [George Orwell : une âme de cristal]. *Liberté*, 10(1), 56–58.

la littérature étrangère...

george orwell: une âme de cristal

Dans les premiers jours de 1950, George Woodcock, qui s'était établi à Vancouver depuis quelques mois, apprit la mort de son ami George Orwell. Celui-ci n'avait pas cinquante ans. De son vivant déjà il était devenu un personnage légendaire dans les milieux de la gauche en Angleterre et dans d'autres pays d'Europe. Dans son testament, Orwell demanda à ses amis de ne jamais écrire sa biographie. Woodcock, qui l'a fréquenté pendant de nombreuses années, respecte, dans l'ouvrage qu'il vient de consacrer à Orwell,¹ la volonté de son ami. C'est une évocation de leur amitié, mais c'est surtout une étude de l'oeuvre et de l'homme à travers ses idées et son style. Qu'il le veuille ou non, Woodcock nous donne la véritable biographie de George Orwell, biographie dépouillée des faits et des anecdotes qui ont jalonné l'existence de cet écrivain mais qui n'ont qu'indirectement marqué son oeuvre. Personnage entier, Orwell se raconte et se confie dans tous ses ouvrages, même ceux qui s'éloignent d'une manière marquante de l'autobiographie.

Dans tous les romans d'Orwell, on retrouve un personnage qui parcourt le même itinéraire. Ce personnage appartient à la classe moyenne dans une société bien structurée, aux cadres précis et aux frontières infranchissables. C'est un rebelle. Il quitte son milieu avec fracas et finit par se résigner. Et c'est en lui que quelque chose se brise. Le cadre qu'il a tenté d'abattre reste intact.

(1) *The Crystal Spirit*, par George Woodcock, Editions Jonathan Cape Londres, 1967.

Dans ses romans et ses récits, Orwell a évoqué les diverses étapes de sa vie. Sorti d'une école d'aristocrates, Eton, il fut membre de l'administration coloniale britannique en Birmanie. Son roman, *Jours de Birmanie*, fait état de sa révolte contre l'impérialisme. Orwell donne sa démission, revient en Europe et cherche à se perdre dans les bas-fonds de Paris et de Londres. Et puis, nous le trouvons militant de gauche. En 1936, il se rend en Espagne, d'abord comme journaliste, et ensuite comme combattant dans les rangs des forces républicaines.

Dans son livre *Hommage à la Catalogne*, il rend compte de sa découverte du stalinisme en action. Il se range du côté des anarchistes espagnols. A son retour et pendant de nombreuses années, il écrit des essais littéraires, il tient une chronique dans *Tribune*, hebdomadaire du Parti travailliste animé par Aneurin Bevan et Jenny Lee. En 1945, son roman, *Animal Farm*, fait de lui un écrivain à succès qui est en même temps reconnu par la grande critique. Sa réputation se consolide avec la publication, en 1949, de *1984*.

Dans ces deux derniers romans, Orwell a recours aux paraboles pour exprimer son angoisse face au totalitarisme présent et futur. Ses romans, qui paraissent à la fin de la deuxième guerre et au début de la guerre froide, font de lui l'objet de polémiques et de controverses. On exploite sa dénonciation du totalitarisme et chacun l'utilise à sa manière. Les communistes voient en lui un traître à la cause et la droite pointe du doigt son anticommunisme. Personne ne veut comprendre que George Orwell n'est inféodé à aucune secte ni à aucun parti. Il appartient à l'espèce rare des hommes libres qui n'ont de compte à rendre à personne.

Orwell a appuyé le socialisme mais à sa façon. Pour lui, le but du mouvement était non pas de rendre le monde parfait mais meilleur. D'ailleurs, il était convaincu que toutes les révolutions aboutissent à un échec par rapport à l'idéal qu'elles poursuivent. Mais tout dépend de quel genre d'échec. Pendant la guerre, Orwell a eu maintes fois l'occasion de dire son amour pour l'Angleterre. Il a découvert les vertus du patriotisme et n'a cessé de répéter que l'internationalisme n'est point la panacée que l'on pense dans certains milieux de gauche. La pensée d'Orwell recèle diverses contradictions. C'est qu'elle ne peut être réduite à une idéologie précise.

Woodcock est d'avis que, dans le fond, cet écrivain est un conservateur, pas dans le sens politique courant bien sûr, même s'il se cabre contre les structures de la société britannique, il reconnaît aux traditions certaines vertus. Et si, à la fin de sa vie, il a insisté à vivre dans un cadre primitif, près de la

nature, c'est qu'il avait la hantise de la civilisation technocratique qui envahissait le monde. Et son roman "1984" n'est qu'un cri de douleur et d'effroi devant le nouveau totalitarisme technocratique qui s'abattait sur l'Europe. Son appui au peuple, aux ouvriers découle de ce besoin de retrouver chez l'homme de l'instinct une nature non corrompue par les subtilités des intellectuels urbains. Dans cet ordre d'idées, son opposition à tout contrôle de naissance est une expression de son désir d'un retour à la nature. L'on comprend même sa suggestion bizarre de pénaliser par une taxe les parents qui n'ont pas d'enfant. Il n'avait confiance ni dans l'Etat ni dans l'éducation. Et il disait souvent que le progrès n'est pas toujours souhaitable et que l'avenir peut être pire que le passé. Pour Orwell, le socialisme se dégrade quand il s'abîme dans la simple poursuite du bien-être matériel. Ce qui, pour lui, primait tout, c'était la qualité humaine d'une société, la mesure de justice qu'elle atteint.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Woodcock examine la qualité du style d'Orwell. Celui-ci a toujours cherché une qualité de transparence dans les mots. Il disait que c'est le sens qui doit choisir le mot. Ecrivain combattant, il tentait constamment d'exprimer la vérité mais une vérité qui n'est jamais donnée d'un seul coup, qu'il fallait découvrir dans une entière liberté, liberté même par rapport au langage. Aucune fioriture ne devait s'interposer entre l'écrivain et le sens qu'il veut communiquer. Et si les oeuvres d'Orwell, tellement liées à l'événement, lui échappent finalement, c'est par la qualité du langage qui reflète elle-même une qualité d'homme.

Woodcock a aimé Orwell même s'il a eu parfois des divergences d'opinion avec lui. Mais justement pour l'un et pour l'autre, les opinions peuvent être hautement contestées à condition que les hommes qui les portent et les expriment soient de bonne foi. Ce livre fait revivre une époque de la vie intellectuelle européenne. Les esprits autonomes de la qualité d'Orwell furent honnis et adulés, attaqués et loués, souvent pour les mauvaises raisons. Leur persistance atteste, en fin de compte, d'une enquête humble et inquiète d'une certaine noblesse.

NAIM KATTAN